

Les Jardins d'Arcadie

Madame Schmelck

La case est située assez loin du centre de Brazzaville.

Elle est basse, blanche, le toit est vert et semble briller ; les ouvertures arrondies, des moustiquaires à toutes les fenêtres – au cas où une chauve-souris de passage tomberait dans notre assiette.

Dans le jardin, des palmiers, des bougainvilliers flamboyants, des ananas par-ci, des avocats par-là et un manguier.

La case se trouve loin de toute agitation urbaine. Le chant des oiseaux, parfois des perroquets, sont nos compagnons de vie. Un chemin de terre cahoteux borde la case et le jardin. Une autre petite maison dans laquelle vit notre 'boy' Joseph fait partie de cet enclos.

Le repas se termine, le rituel peut commencer. Quatre silhouettes s'approprient quatre des cinq fauteuils en rotin. Le cinquième reste vide.

Je les observe, à bonne distance. Soudain : « La caféine n'est pas bonne pour toi, tu es trop jeune », le leitmotiv de ma mère. J'ai 10 ans.

L'air est de plomb, pas trace d'un soleil ; le taux d'humidité est très élevé, il fait transpirer, il use. Mes pensées vagabondent, transpercées soudain d'un cri strident émis de 2, de 3, de 4 gorges dont il s'échappe.

Un petit serpent vert, rapide, agile, pend soudain au-dessus de la tête, chauve, de mon père, prêt à plonger : crocs mortels, il suffit d'une minute.

J'ai juste le temps de voir 8 jambes qui fuient, course effrénée et instinctive vers la vie. Je suis atterrée, pétrifiée. Le ciel s'assombrit, une étrange couleur de soufre, jaune, ocre, noire par endroits, l'envahit. L'orage gronde, éclate.

Je crie, je hurle : « Papa!! ». « Ne t'inquiète pas ma fille, tout va bien ! »

Une pluie tropicale, diluvienne, s'abat soudain. Une pluie salvatrice. Puis le silence. Et la nature au diapason des émotions.

« Je peux aller à la piscine ? » L'eau qui apaise, qui allège, un recours instinctif ?

Je la découvre. Elle est belle, l'eau très bleue. J'observe les nombreux nageurs. Encore et encore. Et soudain comme un cri en moi, retenu : mais...il n'y a aucun noir dans cette piscine, aucun adulte, aucun enfant ! Je regarde encore, je ne comprends pas, ma décision est prise : je ne me baignerai pas. Je rentre à la maison.

« Pourquoi, les parents, mais pourquoi il n'y a que des blancs dans cette piscine ?? »

La réponse tombe, naturelle : « Parce que c'est comme ça ». Réponse implacable, inaudible, incompréhensible pour moi.

Cette réponse orientera tous mes choix de vie.

Madame Fournier

Issoire, petite ville d'Auvergne de mon enfance, est renommée pour sa très belle église romane du XII^{ème} siècle, l'abbatiale saint-Austremoine, la plus grande église d'Auvergne.

Cette abbatiale est mise en valeur par son emplacement sur une grande place très dégagée qui permet d'admirer de tous les côtés son style purement roman, son grand volume, ses pierres en granit doré, ses différents clochers, sa façade, et à l'intérieur la grandeur de la nef, son chœur, ses colonnes peintes, ses statues.

Petite fille j'étais très impressionnée car dans son éclairage réduit j'avais l'impression que les statues me regardaient et me parlaient.

J'ai eu la chance d'y faire ma première communion.

Dans le cadre du scoutisme j'étais, vers 14 ans, guide de France. Un jour l'abbé a proposé aux guides de monter sur le toit de l'église : nous avons donc gravi les escaliers dans une des tours, escalier en colimaçon avec des marches très hautes, sombre et très étroit, éclairé par des petites ouvertures, souvent occupées pour certaines par des nids d'oiseaux, pour arriver au bas du toit, avec ses deux pentes très raides recouvertes de pierres plates en guise de tuiles.

Un escalier très pentu et étroit, avec des marches inégales et sans rambarde, collé à la tour, monte sur le haut du toit pour arriver sur une petite plate-forme à la jonction supérieure des deux pentes : jonction de ces deux pentes recouverte de pierres plates formant un chemin reliant les deux tours au clocher situé au-dessus du chœur, trajet d'une cinquantaine de mètres, chemin pas trop large mais sur lequel on pouvait cependant marcher, avec la pente dangereuse de chaque côté.

Nous avons donc gravi cet escalier scabreux et nous nous sommes engagés sur ce « chemin » avec beaucoup de précautions pour rejoindre la petite plate-forme au pied du clocher, et là nous avons découvert la vue sur les toits de la ville, et au loin, les puys des monts Dôme et les puys du massif du Sancy.

Après un peu de repos, retour vers la tour pour redescendre par le même escalier abrupt, descente plus difficile que la montée.

Nous étions toutes très heureuses de cette « expédition » sans nous rendre compte, à nos âges, du danger que nous avons couru et de l'erreur coupable de l'abbé de nous l'avoir proposé : mais quel souvenir !

Monsieur Schmidt

J'ai 7 ans - Vacances - Un mardi en fin de matinée.

On est dans le début de la seconde moitié du 20^e siècle.

J'ai la mission de sortir Garry, le setter de ma grand-mère.

Une seule consigne mais très stricte. « Ne le libère pas de sa laisse avant d'être sur le p'tit ch'min. »

Quelque pas en montée, avant la sévère côte de la « Croze » si redoutable, en particulier lors des courses cyclistes. Aussitôt passé le magasin et l'atelier du menuisier, j'arrive à un muret, après lequel je descends à gauche... Je détache Garry de sa laisse et m'avance d'un bon pas sur le moelleux d'un petit chemin herbeux. J'ai l'habitude ! Je me méfie des bas-côtés, colonisés par les crottes de plusieurs chiens, dont c'est la promenade digestive. D'ailleurs. Je suis très vigilant. Au cas où Garry rencontrerait un ou une de ses congénères.

Ce petit chemin s'allonge en contrebas de la colline sur laquelle est construite la ville. À droite, je longe des grands domaines en pente. Près de la crête : « le monde du Haut ». Les demeures y sont alignées sur une rue que je devine alors que je ne la vois pas. Et de là haut, aucun son ne me parvient.

À gauche, derrière un grillage sans âge, l'atelier dans lequel l'ébéniste fabrique, ou plutôt prépare les meubles qu'il vend. Et il y repare ceux qu'on lui a confiés. Crissements secs et effluves de sciures mélangées aux odeurs de cire et de vernis.

J'ai prévenu Mémé ; « aujourd'hui, je vais faire un grand tour ». Et Garry l'a compris alors que je me rapproche du croisement avec un chemin descendant du monde du haut. Il paraît heureux qu'on ne rentre pas tout de suite. J'entends des voix et je reprends la laisse pour contrôler ses mouvements. Là, un lavoir, qui n'est que rarement utilisé ; ce jour, il remplit sa fonction ; 3 dames, agenouillées sur les pierres, y frottent énergiquement leur linge avec des brosses à chiendent. Tout en échangeant, de façon peu discrète, pour couvrir le bruit de la source...

J'entends la cloche de l'Église. C'est le glas. Monotone et un peu lugubre ! Il annonce le décès d'un chrétien dans une région déjà fortement déchristianisée.

Soudain, j'entends dans mon dos qu'on m'appelle. C'est l'abbé avec Charles, mon cousin. Ils viennent me chercher. Afin que nous allions servir en tant qu'enfant de chœur, les obsèques annoncées par la cloche monotone. Il s'agit d'un voisin de ma grand-mère. On confie Garry à Mémé et je pars, rapidement, avec mon cousin, pour une préparation à l'Église.

C'est une célébration très simple et fort austère, pour laquelle nous n'avons pas tous les réflexes ; l'abbé gomme élégamment les petites maladresses des débutants. Après la messe des obsèques, derrière le corbillard tiré par un cheval noir, nous, les deux enfants de chœur et l'abbé, prenons la tête de la procession devant les quelques personnes qui accompagnent le cercueil jusqu'à son caveau. Il nous faut rejoindre le cimetière distant de près de 2 km de l'Église.

Au retour ? Le cocher du corbillard nous fait signe. Il nous invite à monter pour rentrer. Aidé par l'abbé et mon cousin, je me hisse sur le banc, à côté du cocher du corbillard afin d'éviter le chemin du retour. Tous trois, nous sommes en tenue « liturgiques » adaptée aux obsèques - soutanes noires et surplis blancs !

Madame Berlande

Ma famille est originaire d'Auvergne et le lieu que j'ai choisi est un lac du Massif Central où j'ai passé presque toutes mes vacances et dont je garde beaucoup de souvenirs. Il s'appelle le lac Pavin. Les routes qui y conduisent sont, comme toujours dans cette région, très tortueuses. Elles traversent des forêts épaisses et des prairies occupées par des vaches rouges dont le lait permet la fabrication de fromages bien connus comme le Saint Nectaire. Le lac lui-même s'appelle le lac Pavin. Il surprend le visiteur car il est tout rond, c'est un lac de cratère de faible altitude. Il est aisé d'en faire le tour.

J'ai mis mes chaussures de marche, même si je sais que la promenade sera facile, contrairement à d'autres randonnées qu'on entreprend dans la région. Le départ se fait le long de l'eau, il n'y a qu'une petite grimpe qui mène à une grotte un peu mystérieuse appelée le Creux de Soucy. On ignore sa profondeur mais quelque soit la saison, on aperçoit de l'eau au fond, on sent l'air froid qui en sort et il faut un équipement spécial (cordes, casques, chaussures de sécurité et combinaisons) pour y descendre.

L'eau du lac est claire, il n'a jamais été sondé exactement et il n'y vit aucun poisson au grand étonnement des visiteurs. Par contre on raconte que si quelqu'un jette une pierre, les fées mécontentes se réveillent et déclenchent des orages qui résonnent avec violence. La hauteur et la verticalité des parois peuvent expliquer le phénomène pour ceux qui ne croient pas aux fées. Mais les enfants ramassent les cailloux qu'ils gardent précieusement dans leurs poches, on ne sait jamais !!!

Non loin de là, un phénomène également rare et mystérieux attire l'attention. C'est une tourbière, sorte de sable mouvant comme il en existe près du Mont Saint-Michel. Le pied s'y enfonce, il est difficile de le sortir, surtout quand on prend appui sur l'autre qui s'enfonce à son tour. Là aussi les enfants poussent des cris lorsqu'ils parviennent à extraire leur petit pied, mais sans la chaussure qui est restée dans la boue !

De petites fleurs aux couleurs vives poussent là, ce sont des droséras, étranges plantes carnivores dont les glandes sécrètent un liquide gluant. Lorsqu'un insecte se pose, il reste collé, les tentacules minuscules se rabattent doucement sur lui pour l'emprisonner puis le digérer. Mais c'est aussi une plante médicinale qu'on employait autrefois dans des préparations destinées à combattre la toux et la coqueluche.

Beaucoup de surprises pour ceux qui aiment la nature et l'Auvergne.

Monsieur Fournier

Les halles de Rungis sont un immense complexe sur plus de 230 hectares, le plus grand d'Europe pour la distribution de produits carnés, des produits laitiers, des fruits et légumes, des fleurs, complexe composé de plus de 200 entrepôts et bâtiments dans lesquels viennent près de 20000 personnes chaque jour, employés, vendeurs, acheteurs, commerçants, restaurateurs, etc...,

Des centaines de véhicules petits et gros et plus de 2000 matériel de manutention y circulent. Tous les jours règnent la cohue, les bousculades, les embouteillages de toutes sortes. Et puis il y a les odeurs et couleurs permanentes de toutes sortes.

Un réseau de voies ferrées est en place , de nombreux wagons sont amenés chaque jour.

Les entrepôts réservés à la marée sont constamment survolés par de nombreuses mouettes attirées par les odeurs, on peut imaginer le bruit qu'elles font.

Concernant les matériels de manutention, très usités, de nombreux dépanneurs interviennent chaque jour, et quelquefois ils connaissent des anecdotes surprenantes, amusantes, stupides, qui viennent saupoudrer et donner du piquant à un travail difficile et fatigant, dont voici quelques exemples.

Un cariste veut mettre son chargement dans un monte-charge, le poids est compatible avec la capacité du monte-charge, mais au lieu de poser sa charge seulement, il rentre dans le monte-charge avec son chariot en ne pensant pas à son poids, et voilà le monte-charge qui s'affaisse puis se bloque sur ses plots de sécurité, la palette de légumes se renverse, le chariot et le monte-charge restent bloqués, d'où une intervention très longue et coûteuse.

Un autre cariste se plaint de la lenteur de son tracteur : il dit remorquer une charge correspondant à la puissance de son engin, charge répartie sur plusieurs remorques, mais il oublie le poids à vide des remorques, et le voici remorquant une charge presque double de celle qu'il devrait...

Encore un autre cariste déclare que son chariot roule moins vite que celui identique de son voisin, et réclame donc une intervention : les bandages des roues motrices du chariot sont très usés, d'où une diminution sensible de distance parcourue à chaque tour de roue, or le chariot de son voisin fonctionne avec des bandages neufs... je n'ai pu lui faire admettre que le dépannage consiste au remplacement des bandages usés, je ne connais pas mon travail...

Une entreprise utilise son chariot pour modifier la porte de sa chambre froide, trop haute à son gré, mais laisse le chariot dans la chambre et donc, la modification terminée, le chariot ne peut être sorti de la chambre dont la porte est plus basse : nécessité de démontage du chariot dans la chambre, puis remontage ensuite..

Je pourrai en citer bien d'autres.

Le dépanneur va et vient dans de nombreuses entreprises, il lui arrive quelquefois de ramener un « lazor »(échantillonnage de fruits et légumes divers) , une bourriche d'huitres, quelques fromages, un gros bouquet de roses, ou autres , différents cadeaux en remerciement du travail effectué souvent dans la plus grande urgence, de jour comme de nuit : un dépanneur de manutention dans ce milieu doit toujours être sur le « pied de guerre ».

J'ai connu un travail fatigant, passionnant, varié, au milieu des « gars des halles », clients sympathiques et reconnaissants.